



Mort, ou est ta victoire ?

La jeune **Tiphaine Raffier** a concocté une brillante variation sur le rêve de l'immortalité, *France-fantôme*. Un vertige philosophique et SF qu'on a pu voir à La Criée, à Marseille, et qui se joue ce mois-ci au TGP de Saint-Denis.

PAR DAMIEN AUBEL

FRANCE-FANTÔME
texte et mise en scène Tiphaine Raffier, compagnie La Femme coupée en deux, avec Guillaume Bachelé, François Godart... du 31 janvier au 10 février au Théâtre Gérard-Philippe - CDN de Saint-Denis, les 13 et 14 février à la Scène nationale 61, Alençon

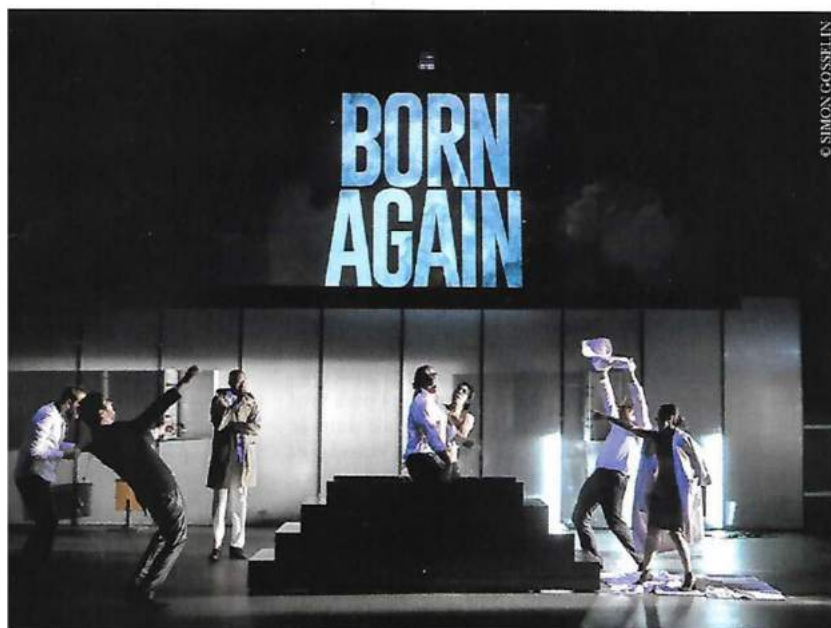
Au commencement, il n'y a rien. Le néant, le noir, dans lequel est plongée la salle. Et l'anodine annonce nous enjoignant d'éteindre nos portables. Anodine ? Pas tant que ça : elle prélude à un canon parlé à deux voix. Dans le noir, toujours, une méditation lyrique sur l'humanité, ses origines et la technologie. Lumière. Une cuisine. Décor banal. Banal ? Voire... Une femme, Véronique, tailleur passe-partout, mais le tremblé convulsif de l'émotion dans la voix, dans les gestes. Face à elle, un jeune homme, pétri de certitude, de fatuité. Il lui fait l'article pour une version « light » (sic) de *La Recherche du temps perdu*. Première piste : le troisième spectacle de Tiphaine Raffier comme jeu méta-littéraire virtuose (il sera plus tard question de Borges, des puissances de la fiction).

Mais la piste bifurque vite : on est jetés dans le grand bain de l'anticipation. *France-fantôme*, le « F » de l'allitération est aussi celui de SF. Bienvenue dans un monde où la mort est domptée, où les défunts sont ressuscités. Un monde où les données humaines, pardon, les souvenirs, sont stockés et transférables d'un corps à un autre,

d'une dépouille charnelle à une autre. C'est l'ère de la réincarnation. Ou du « recall », et le clin d'œil à *Total Recall* est patent. Mais ce postulat initial n'en finit pas de bourgeonner. Comme autant de rameaux entrecroisés, les questions qu'il soulève prolifèrent au fil des scènes. Où et comment stocker les souvenirs ? *Quid* de l'identité des « Rappelés », ces modernes revenants ? Et *quid*, plus largement encore, des identités raciales, nationales ? Et qui dit résurrection dit aussi eschatologie : que devient le religieux dans cette histoire ? Et les mots, la parole dans tout ça ? Qu'en advient-il lorsqu'un rappelé peut proférer cette énormité logique, ce non-sens absolu qu'est l'affirmation d'une négation : « je suis mort » ? Oui, que deviennent-ils, ces mots, que devient la littérature, Proust par exemple ? La pièce déroule moins un fil qu'elle n'explore, sédiment par sédiment, tous les recoins de son idée de départ.

Et nous voilà égarés au beau milieu d'un labyrinthe intellectuel, ricochant d'une théorie sur le dépassement de la société du spectacle à une parodie de débat d'idées sur le statut des « rappelés » dans la société. Pourtant,

ça tient, c'est touffu mais ça ne se désagrège pas. Le liant, c'est d'abord la mise en scène. Art total, aurait-on dit en un autre siècle. Tiphaine Raffier, pour qui écriture et mise en scène sont indissociables, a conçu sa pièce comme un tout compact. Dans l'enceinte du plateau, tout se fond et se confond. Ce qu'on voit : les corps des acteurs bien sûr, mais aussi les images vidéo projetées sur les écrans. Ce qu'on entend : les voix, mais aussi les musiciens qui viennent jouer sur scène, les textes lus (Proust), les répliques qui peuvent migrer d'une scène à l'autre. L'impression dominante est celle d'un monde solide, infrangible, dont les éléments, pour hétérogènes soient-ils, sont interdépendants. *World building* disent les anglo-saxons lorsqu'ils parlent de SF. Un monde complexe comme un être vivant, bien vivant. Logique, après tout, dans une histoire de (ré)incarnation...



© SIMON GOSSELIN